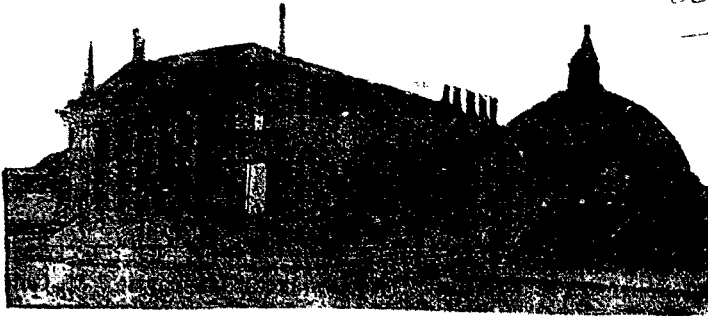


"Grande Revue" 176  
Paris.  
avril 1922.



Jean Guicheno

## La Vie du Monde

### Les relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne

Un article de M. Ernst Curtius publié en juin dernier par le *Neue Merkur* posait clairement la question. Il fut traduit en octobre par la *Revue Rhénane* dont un tel débat est comme la spécialité. M. André Gide, dans la *Nouvelle Revue Française* de novembre, voulut nous dire son sentiment, plus audacieux en cela qu'il ne pensait, puisque son article a provoqué à son tour toutes sortes de discussions. Et pourtant, quelle n'était pas sa prudence ! Sa pensée d'ordinaire si discrète s'était développée avec plus de soin que jamais. On sait qu'elle est volontiers gorge-de-pigeon, qu'elle doit à cela d'être souvent séduisante mais quelquefois insaisissable. Il faisait parler les autres, un Allemand, M. Curtius précisément, un Français, M. Thihaudet, plutôt qu'il ne parlait lui-même. Il renvoyait pour plus de détails à son œuvre ou aux morceaux choisis qu'on vient d'en faire paraître — ce qui était un moyen sans doute de marquer qu'il reste d'accord avec lui-même, mais ce qui est assez généralement aussi un moyen de dire présentement moins qu'on ne pourrait dire. Il est vrai que quiconque se reportait à l'œuvre complète pouvait y découvrir des phrases significatives, de ces phrases d'avant-guerre très utiles à compléter, des propos trop mesurés d'après-guerre. Mais qui s'est reporté, pour y trouver la vraie pensée de M. Gide à ses morceaux choisis ? Mettons qu'il reconnaissait délicatement les difficultés du débat où il s'engageait : Autre chose est de faire une déclaration d'amitié

à un homme, fût-il un Allemand, dans le secret du cabinet, autre chose de lui tendre la main publiquement ; et ce sont nuances qu'un André Gide apprécie très justement. Pourtant, malgré toutes ses réticences, en dépit de tant de précautions oratoires, M. Gide s'est fait, comme on dit « emboîter » dans les feuilles nationalistes. Certains ont découvert en lui un esprit « démoniaque ». Il est vrai qu'à la question posée : Est-il opportun de renouer des relations intellectuelles avec l'Allemagne ? M. Gide après bien des « je ne dis pas cela » finissait par répondre « oui ». Il n'en faut pas plus à émouvoir un camp de trublions.

Donc M. Gide fut plus hardi qu'il ne pensait — et l'on est malvenu, semble-t-il, à venir après cela constater la prudence de son héroïsme. C'est grossièreté sans doute de ne point apprécier autant qu'il faut un héroïsme si discret et de lui préférer de plus franches façons. Tout de même, pourquoi paraître toujours marcher sur des œufs ? M. Gide, prenant comme truchement M. Thibaudet, admet en littérature un point de vue international mais ne saurait admettre, prenez-y garde, un point de vue internationaliste. Il craint par dessus tout la « dénationalisation de l'intelligence ». International et Français sont des mots qui ne jurent pas ensemble. Mais internationaliste et Français est une alliance de mots tout à fait impossible. Lorsque M. Gide pouvait parler pour son compte, il avait moins d'épouvante : « A force de vouloir paraître Français, certains perdent toute grâce à l'être, écrivait-il en juin 1909. Le plaisir d'être Français diminue à devenir contraint. On l'est malgré tout, lorsqu'on l'est ». On trouverait aisément, je le sais, dans l'œuvre de M. Gide des pages à opposer à cette phrase. Il ne se vante point en vain que « les extrêmes le touchent ». Mais c'est cette phrase que nous voulons choisir comme la plus sage et la plus compréhensive. Monsieur Gide, en ce temps là, sans doute, n'eût point eu de peine à reconnaître qu'on semble peu sûr d'être Français quand on se force tant pour l'être ou le paraître, et que prendre tant garde à ne se point dénationaliser, c'est déjà nationaliser un peu. Montesquieu était d'esprit cosmopolite et quoi de plus Français que les « Lettres persanes » ? Voltaire ne *faisait* pas le Français et qui l'a été plus que lui ?

« Ne nous dénationalisons point ! » Le beau conseil ! et comment ferions-nous ? Les plus ardents internationalistes ne laissent pas d'être de leur pays. La foi d'un Jaurès empêcha-t-elle l'ordre de ses discours d'être français et toute la Garonne de rouler dans sa

voix, comme s'en vantent ses compatriotes ? Quoi de plus latin que son éloquence et son génie ne fut-il pas de donner à une sévère doctrine économique ce prestige et cet éclat qu'à peu près seules les lèvres harmonieuses des hommes de la Méditerranée ont su donner à des pensées ? Et pour Romain Rolland lui-même, cet écrivain, dont trop de gens attentifs à lui nuire disent qu'il écrit surtout pour une clientèle allemande, rien sonne-t-il plus Français que son « Théâtre de la Révolution » ou son « Colas Breugnon » ? S'il y a beaucoup de musique dans son « Jean Christophe », il y a aussi bien des idylles attendries, et si la musique allemande et les nuées du Rhin expliquent cela, pourquoi veut-on expliquer ceci par la bavaroise « *gemütlichkeit* » ? Le Nivernais aussi, sa province, produit une bienveillante douceur que Georges Sand avant lui ne s'était point interdite. La vieille femme de Nohant n'était-elle pas Française ? Mais on veut peut-être que seules passent dans la littérature les vieilles choses de la vieille France, sans que s'y mêle tout ce que le bruit moderne contient de cris étranges venus de tous les horizons ? Je ne veux pas penser à ce qu'il adviendrait de la France, si elle fermait ainsi sa porte au monde, et ne veux point la voir comme une vieille dame rabâchant ses vieilles amours et en quête du temps perdu. Et d'ailleurs, rien peut-il faire que la France ne soit, comme tous les autres pays, traversée, balayée de tous les vents du monde ? Et pourquoi craindrait-elle le plein air ?

A quoi bon tant de gloses et tant de reprises ? M. André Gide toujours semble écrire dans les marges. Il le fait par goût sans doute, mais son texte en paraît obscur et timide. Il aime les pensées nonchalantes, comme de bon ton, et craint les pensées brèves et les mots trop rapides. En insistant sur son cas, je n'ai point cédé au plaisir de la critique, mais c'est que son cas me paraît révélateur de cette peur de parler net qui caractérise à l'heure actuelle bon nombre de nos écrivains, et des meilleurs. Ce sont gens de cénacle. Leur pensée, comme leurs livres, est à tirage restreint. Ils redoutent, par dessus tout, les collusions politiques, et seraient navrés si on les soupçonnait d'avoir, un seul jour de leur vie, voulu parler au monde. Cela fait d'eux, au plus, et quand ils sont très généreux, des « écrivains d'exportation », comme les appelait récemment M. Henri Béraud. Entendez par là qu'ils sont capables d'éveiller la curiosité d'autres cénacles, d'autres chapelles au delà des frontières. Mais il serait

à tout le moins imprudent de compter sur eux pour rendre à la pensée française un prestige européen.

Le problème des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne est double. Il y a ce qu'on peut donner ; il y a ce qu'on peut recevoir. Si je ne me trompe pas, c'est surtout le premier point de vue qui a préoccupé la plupart de ceux qui ont écrit sur cette question, et M. Gide lui-même, en dépit du bienveillant accueil qu'il prétend faire toujours aux pensées étrangères. Une telle attitude est encore significative : elle révèle un nationalisme inconscient. Car c'est l'extraordinaire de cet « égoïsme sacré » qu'est tout nationalisme, qu'il est toujours, intellectuellement parlant s'entend, prêt à donner, réalisant ainsi une sorte de comble de l'égoïsme. Il est vrai que c'est ici le cas où donner enrichit. Des nationalistes, récemment, croyaient faire à Molière un grand honneur en répondant à des Anglais qui reconnaissaient en lui un génie européen : « N'en déplaie à nos « amis » les Anglais, Molière est Français, nous le gardons ! » Mais le nationalisme moderne a d'ordinaire plus de malice et toujours prêt à la propagande, il organise, comme une firme industrielle, sa réclame. Le problème des relations à nouer avec un pays voisin est toujours pour lui un problème de pénétration.

S'il s'agit de savoir ce que nous donnons, il est bien remarquable que nous n'avons point cessé de donner, ou plutôt que les Allemands n'ont pas cessé de recevoir. Les relations intellectuelles, du moins les seules qui comptent, n'ont jamais été tout à fait interrompues. Seuls le furent les rapports de cénacle à cénacle. Mais les grandes pensées françaises n'ont pas cessé en Allemagne d'être respectées par de vastes groupes d'hommes, résistant à cette sorte de conspiration stupide contre l'intelligence et la pensée que la guerre organisa en tous pays. On continue d'y lire Zola ; c'est en écoutant le Danton de Romain Rolland que bien des Allemands ont appris la révolution ; une liste publiée par la *Revue Rhénane* de janvier dernier témoigne qu'on n'a pas publié depuis 1917 moins de vingt traductions de romans d'Anatole France. On gagne toujours à penser large, et les pensées généreuses de chez nous continuent de rayonner par delà le Rhin. Ce n'est pas notre faute sans doute. Il se peut bien que les Allemands aient pris ce que la firme France ne pensait point à leur donner et aient dédaigné les pensées qu'elle leur recommandait. Il faut le croire, s'il est vrai qu'un général français a pris soin dans les provinces Rhénanes d'interdire les

à livres d'Anatole France et de Zola. Nous avons eu des grands  
 et hommes, nous en avons encore, mais il semble que la nation,  
 e politiquement et militairement constituée, en ait honte quelque-  
 e fois, et, si France et Romain Rolland ont obtenu le prix Nobel,  
 t c'est en dépit d'un grand nombre de leurs compatriotes.

D'ailleurs, Zola, France, Rolland, ce sont, hélas ! déjà, d'assez  
 J anciennes pensées françaises. Et ce qui reste vrai, c'est que  
 s la littérature française d'aujourd'hui exerce peu de prestige sur  
 y la jeune Allemagne. L'un des livres critiques cependant, qui ont  
 t fait le plus de bruit de l'autre côté du Rhin, depuis l'armistice,  
 , est le livre de M. Ernst Curtius sur les « pionniers litté-  
 i raires de la France nouvelle ». Ces « pionniers », ce sont, d'après  
 t M. Curtius : Gide, Péguy, Rolland, Suarès et Claudel. On nous  
 : connaît donc. Mais, Romain Rolland mis à part, aucun des  
 « pionniers » n'exerce une véritable influence en Allemagne.  
 M. Curtius lui-même écrivait dans l'article de *Neue Merkur*  
 cité par M. André Gide : « La jeunesse intellectuelle de  
 l'Allemagne de 1921 n'apporte plus au problème du déshé-  
 rituel avec la France le vif intérêt qu'elle lui témoignait avant la  
 guerre. La jeune Allemagne regarde vers l'Est et tourne le dos  
 à l'Occident, les esprits se tournent vers la Russie, et plus loin  
 encore, vers l'Inde et la Chine. Depuis Descartes et Voltaire,  
 depuis les philosophes de France et d'Angleterre et depuis la  
 Révolution française, il semblait que normalement toute émanci-  
 pation intellectuelle, tout renouveau social dût venir de l'Ouest,  
 La France se sentait le porte-flambeau de l'Europe. Quand aujour-  
 d'hui elle prétend encore à ce titre, elle ne trouve plus chez nous  
 d'oreille prête à l'écouter ».

C'est qu'il faut l'être vraiment et non pas seulement en vouloir  
 jouer le rôle. Monsieur de La Palisse dirait qu'il faut pour s'éclair-  
 er allumer d'abord des chandelles. Le rayonnement de la pensée  
 française n'est ni si vaste, ni si éclatant que nos nationalistes le  
 souhaiteraient. A qui nous en prendre ? Ernst Curtius écrit  
 encore :

« L'Allemagne a cessé de regarder vers la France avec l'intérêt  
 de celui qui attend quelque chose. Pour qu'elle y dirige à nouveau  
 ses yeux, il faudrait qu'une apparition lumineuse prouvât que la  
 France, grâce à ses anciennes traditions et à ses forces vitales  
 inépuisées, est toujours capable de donner au monde quelque  
 chose de nouveau ; qu'elle peut produire plus que des variations  
 attrayantes d'analyse psychologique et des raffinements litté-

raires ; qu'elle est capable de franchir les bornes de l'auto-dissection artistique et de briser le cadre nationaliste étroit où elle s'enferme de plus en plus pour jeter dans le décousu du dialogue européen une parole de vie spirituelle ».

Tandis que la guerre n'a exercé sur notre littérature presque aucune influence, elle a profondément remué la jeune Allemagne. Notre victoire ne nous a guère changés. La défaite a bouleversé dans l'esprit des jeunes écrivains allemands l'ordre des valeurs. Le mouvement expressionniste dont on commençait seulement à parler en 1914 en a été accéléré. Monsieur Bernard Diebold, dans un article publié récemment par le *Neue Merkur*, définissait très bien cette angoisse de ses compatriotes : « Les pauvres hommes de Russie ou d'Allemagne, dans leur affreuse défaite, crurent que le haut ciel n'était pas seulement tombé sur eux, mais que la fin du monde approchait. Un désir physique de l'accomplissement du millénaire s'éveilla en eux et une foi en des jours nouveaux frémit. Tous parlèrent d'apocalypse. Ils en avaient déjà vu le cavalier en chair et en os ». L'époque était comme disloquée. Rien de ce qu'on avait respecté jusqu'alors ne paraissait plus susciter le respect. L'emploi militaire qu'on avait fait des mots, Justice, Devoir, Loi, Liberté, les avait dépréciés, avilis, eux et les choses qu'ils signifient. On parlait de Kant, comme on eût fait de Ludendorff. On avait assez obéi devant la nécessité et devant la mort, assez fait son devoir. L'impératif catégorique (der kategorische Imperator) avait perdu la partie au même titre et en même temps que le kaiser lui-même. Alors, on appelait avec passion un changement, quelque chose d'autre, on ne savait quoi ! Les mystiques parlaient de Dieu, d'Amour. Les réalistes voulaient des révolutions. On attendait des prophètes. La honte du passé se mêlait en tous à de confuses espérances et les remords mêmes qu'ils éprouvaient d'avoir, en faisant la guerre, commis un crime contre l'homme, leur faisaient souhaiter plus fort ces délices qu'il y aurait à aimer tous les hommes et à en être aimé, à se sentir « homme en compagnie », si l'on peut dire, « mitmensch », comme ils disaient eux-mêmes. « Or il n'y eut ni apocalypse, ni résurrection. Rien que la douleur, le vertige et l'angoisse ».

Qu'avons-nous offert à ces hommes inquiets ? Notre ordinaire pacotille neo-romantique ou neo-classique. « Il arriva encore, ajoute M. Bernard Diebold, que non seulement la terre et les étoiles ne furent point ébranlées, mais que la conscience des

La question est peut-être posée dans des termes trop étroits. Voir où en sont les relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne ne peut être qu'une manière de diagnostic, une façon de mesurer le rayonnement de notre pensée. Quand nos écrivains auront été capables de toucher le cœur de nos ennemis d'hier eux-mêmes, alors je serai sûr de la merveilleuse étendue de leur esprit. Ce jour-là, ce n'est point seulement entre la France et l'Allemagne que les relations intellectuelles seront reprises, mais entre la France et le monde entier. Est-ce qu'une littérature ne viendra pas, digne des temps nouveaux, où se manifesterà la volonté des écrivains de parler à tous les hommes ? Les nationalismes seront-ils longtemps encore assez forts pour leur interdire ce parler humain ?

JEAN GUEHENNO.

Enfin des rapports intellectuels supposent la réciprocité. Les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur ce point encore, nous donnaient l'exemple, recevant de toutes mains ce qu'on leur offrait. Cette pureté un peu sèche qui fut le triomphe du XVII<sup>e</sup> siècle en fut-elle compromise ? Peut-être. Mais quel enrichissement par compensation ! Qui le nierait ? Et à quelle stérilité ne serions-nous pas venus si la curiosité de ces esprits européens n'avait proposé de nou-